

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 28

Artikel: Borgognon et la chaudze
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

à chaque classe, non-seulement son habillement, mais encore la forme et la coupe qu'il devait avoir.

Frédéric-Chrétien Nessler.

Le docteur Fréd. Nessler était né en 1806. — Dans une de ces conversations familières et charmantes dont il possédait le secret, il nous raconta les diverses phases de son existence, et voici ce qui nous en est resté :

Le père de M. Nessler était pasteur dans un village d'Alsace. La famille était nombreuse, dix enfants, et l'éducation fut ce qu'elle devait être à la campagne à cette époque, c'est-à-dire rude.

Voué par sa mère à la théologie, F. Nessler fut d'abord mis au collège de Bouxwiller. Il entra ensuite à l'Ecole protestante ecclésiastique de Strasbourg, et reçut à l'Académie de cette ville ses diplômes de bachelier ès-sciences et ès-lettres. Une injustice qui lui fut faite dans la distribution des prix le révolta au point de troquer le rabat en perspective pour l'épée, ou plutôt pour le sabre, car c'est dans l'artillerie qu'il s'engagea le jour même.

Mais sa nature de poète, déjà trop développée, ne pouvait s'accommoder de la vie de caserne ; peu d'années après, bien que n'étant resté que trois jours simple soldat, il disait adieu à la vie militaire et reprenait ses études, qu'il terminait bientôt, en Allemagne, de la manière la plus brillante.

Il résida alors quelques années à Francfort-/M et à Maria-halden, près de Zurich. C'est dans ces deux villes qu'il entra en relations avec les grands noms littéraires de la France, de l'Allemagne et d'autres pays.

En 1838, il postula la place d'instituteur de langue allemande au Collège cantonal, fut nommé et se fixa à Lausanne. La réorganisation de l'enseignement qui s'opérait alors faillit le voir appelé à Yverdon, où il avait été nommé directeur du collège, ce qui engagea le gouvernement, qui tenait à se l'attacher tout à fait, à créer la chaire de littérature allemande, à l'Académie, qui lui fut donnée.

Ainsi que l'a rappelé sur la tombe, en termes aussi émus qu'élevés, le recteur de l'Académie, M. Vuilleumier, M. Nessler fut le premier professeur régulier et ordinaire de langue et de littérature allemandes. Il prêta l'appui de son indiscutable science et de ses forces à cette réorganisation de l'enseignement. Ses conférences à ce sujet et ses travaux sur l'organisme des langues, à la suite desquels il fit paraître ses grammaires et sa chrestomathie, lui valurent une adresse de l'Université de Marburg, qui le reçut spontanément docteur en philosophie.

Son activité naturelle et l'universalité de son intelligence dirigèrent ses investigations successivement sur tous les domaines jusqu'en 1873, où l'épouvantable accident du Righi, le frappant dans ses plus tendres affections, vint abattre cette nature d'élite.

Quel élève, même parmi les moins attentifs, ne se rappelle avec plaisir ces cours que le professeur Nessler savait rendre attrayants par les mille et une anecdotes de sa riche mémoire ?

L'érudition de F. Nessler était si vaste qu'elle faisait dire de lui : c'est une encyclopédie vivante. Ses travaux en mathématiques sont connus ; on lui doit entre autres solutions de problèmes, celle de la trisection des angles. Ses recherches d'étymologie embrassèrent toutes les langues orientales.

On a de Fréd. Nessler, outre les ouvrages cités plus haut, diverses traductions. Les œuvres, parues alors, de Victor Hugo, de Miskiewicz, les chansons de Béranger, Casimir Delavigne et, en dernier lieu, *l'Ouvrière*, de Jules Simon. D'innombrables poésies ont été publiées, tantôt en brochures pour les intimes, tantôt dans un journal ou dans un autre, — et parmi ceux-ci le *Conteur vaudois*, — mais ce ne doit être qu'une très faible partie de son bagage, car plus d'une œuvre est restée à l'état manuscrit. Nous nous associons donc au vœu de la *Revue*, espérant que les productions de cette riche imagination seront un jour publiées.

Fréd. Nessler, devenu notre compatriote en 1864 par l'ac-

quisition du droit de bourgeoisie, à Belmont, ne joua de rôle politique qu'en 1872, à l'époque de la première révision de la Constitution fédérale. Sollicité d'aller défendre les intérêts vaudois, il n'hésita pas, malgré les ennuis qui l'attendaient et qu'il ne se dissimulait point, à partir pour Berne, afin d'y créer le journal *l'Eidgenossenschaft*, qui devait servir à propager nos idées. Comme dans toutes choses, il y mit toute son énergie et y consacra le restant de ses forces. Dès lors, il vécut à Lutry, dans la retraite, en face de ce beau lac, de cette belle nature qu'il a tant et si bien chantés ; mais la maladie qui devait l'emporter s'aggravant, il revint demeurer à Lausanne, et c'est à Montoie, dimanche 29 juin, que nous lui rendions les derniers devoirs.

Puisse la terre vaudoise, sa nouvelle patrie, lui être légère.

Le commerce de cercueils.

On lit chaque jour dans les journaux des annonces plus alléchantes les unes que les autres pour l'écoulement des produits de l'industrie. Il en est une, entr'autres, relative à la vente des cercueils, accompagnée d'une gravure, qui peut avoir fait naître chez maints lecteurs des pensées plus ou moins gaies.

Cette annonce a eu néanmoins du succès, et l'affaire paraît vouloir devenir bonne, car un grand magasin de cercueils vient de s'ouvrir en notre ville, rue Haldimand. Triste industrie ! direz-vous. Eh bien ! non. « J'ai eu envie, nous dit un de nos collaborateurs, de visiter cette singulière exposition, et j'en suis sorti tout surpris de l'agréable métamorphose qui s'est opérée à l'endroit de ces objets d'habitude aussi noirs et repoussants à la vue qu'à la pensée. L'ouvrier sait maintenant donner à cet objet si nécessaire la parure, l'élégance, on peut même dire la grâce qui lui est indispensable, non-seulement pour attirer l'œil, mais pour atténuer une répugnance toute naturelle à l'humanité.

En effet, l'amateur peut examiner et choisir à son gré ; l'assortiment offre toutes les variétés que comporte cette nouvelle branche de commerce. Il y a là des meubles, des coffrets ravissants qui miroitent aux yeux de la pratique. — Ce ne sont d'ailleurs plus des cercueils ; il n'en reste qu'une vague ressemblance de forme.

Voici le meuble riche, en bronze, garni d'or et d'argent ciselé en forme de couronne et porté sur quatre pieds ; puis le meuble moins somptueux, en marbre ; puis le coffret mignature pour enfants ; puis les acajous garnis de fleurs argent ou or, etc., etc. Il y a naturellement des meubles style Louis XIV, Louis XV, Renaissance et autres genres, pour satisfaire à tous les goûts, à toutes les fortunes.

Le client circule dans le magasin, examine, se fait indiquer les prix et n'a souvent que l'embarras du choix. Dans ce cas le marchand, qui s'y connaît, ne manque guère de lui dire en toute franchise : « Monsieur, si c'était pour moi, voilà ce que je préférerais ; c'est du beau et du solide. »

Borgognon et la chaudze

Borgognon einmottàvè dàì chaudzès po fèrè dà bourtins. Lè bourtins, l'est dàì z'espèces dè grantès

dzévallès qu'on fâ avoué lo bou folliu, coumeint la chaudze, lo frâno et mémameint lè z'adzès et lè bossons. On lè ribliè pas et on lè liet avoué dâi bounès rioûtès dè chaudze, de vouablia à dè vouzi. Tandì l'hivai, on cein baillè ài mutons, que brot-tont cein coumeint dâo sucro, et quand sont bin débliottâ, cein fâ dâo bou que va rudo bin po alumâ lo fû et po fèrè lo café. Lè fennès lè portont su lo soyi; d'on coup dè iâdzò à dè bernâ le trossont la rioûte et avoué on allumetta et onna pognâ dè tsenevouet, vouaïque lo fû ein trein. Clliâo bourtins ménadzont gaillâ lo fein et lo recoo et on nourrè avoué onna bouna eimpartiâ dè l'hivai lè mutons, lè fayès, lè z'agnès, lè bocans et lè tchivès que sont anolhires.

Borgognon étâi don ein trein d'eimottâ onna chaudze que sè trovâvè à fin boo dè la Venodze et qu'étâi tota bornua, po cein que l'étâi onna vouâire pourriâ. Ne sè pas se lo gaillâ ne fe pas atteinchon, mâ tantiâ que posa sa chôqua su la grougne à la pliace iò on einfonçâvè, lo pi lâi tsequa, vâo sè rateni à 'na brantse que pétè et vouaïque mon lulu avau, que cein fe onna pecheinta éclicherbottâie et que sè met à ruilâ coumeint on possédâ. Ma fâi la Venodze étâi prévonda à cé eindrâi et lo coo nadzivè coumeint on sa dè pliomb et pi d'ailieu qu'arâi-te fé avoué on gros mouleton et dâi chôquès. Son camerâdo (Borgognon étâi vòlet) et son maitrè qu'étiont avoué li, tsacon su onna chaudze assebin, coudiront bin allâ à son séco, mâ y'avâi trâo d'édhie et pi on tricliâvè déveron lo boo, qu'on einfonçâvè tant qu'à la grellhie et ne puront rein fèrè. Pè bounheu que Borgognon, après avâi prâo dze-mottâ et dzevattâ sè pu racrotsi à dâi rionzès et sè raveintâ solet dè lè dedein.

Ma fâi vo pâodè bin vo peinsâ que l'étâi mou coumeint 'na renaille et du s'ein allâ à la maison po sè retsandzi.

— Eh! mon pourro Borgognon, que lâi fe la bordzâise ein lo vayeint dinsè tot depourent et têt pâlo, que vo z'est-te arrevâ?

— Oh! câisi-vo, noutra maitra, y' été su 'na pouéson de grougne à mâiti pourria, que n'a pas pu mè portâ; su tche dein la Venodze et sein mè, y' été bo et bin niyi!

La mort du Beau Richard.

(Fin)

La représentation d'adieux venait de commencer, quand Mlle Emmeline Poirier s'assit à la place où deux années auparavant elle avait vu le Beau Richard pour la première fois.

Danseuses, clowns, jongleurs, écuyers, se succédaient sans captiver l'attention de la jeune fille. Mlle Prudence, qui l'accompagnait, s'était endormie dès le début de la représentation.

Mlle Emmeline était triste. La jolie enfant songeait. Elle regrettait l'accès d'hilarité de la veille et s'avouait tout bas qu'elle avait mal agi. C'était à son tour d'être émue, troublée. Ce beau jeune homme qu'elle avait si impitoyablement humilié, l'aimait avec passion. Ne lui en avait-il pas donné une preuve suprême? Repoussé alors qu'elle était riche, il était revenu dès qu'il avait su qu'elle était pauvre. Et comme

en la quittant il avait l'air profondément malheureux! Oh! s'il se présentait une troisième fois!

Le murmure d'une foule dont l'impatience est enfin satisfaite se fit entendre autour d'elle. Emmeline leva la tête et regarda.

Le Beau Richard faisait son entrée, tenant en main, par une tresse de soie rouge, un magnifique cheval noir, fringant, altier, superbe. Arrivé au milieu de la piste, il rejeta la tresse de soie sur le cou de l'animal, qui s'arrêta, frémis-sant, les jambes écartées, les naseaux en feu, ébloui par l'éclat soudain des lumières.

D'un pas tranquille, l'écuyer traversa l'hémicycle, s'appuya contre la légère balustrade, en face d'Emmeline, et croisa les bras. Il regarda la jeune fille, et ses lèvres contractées laissèrent échapper un sifflement doux et modulé qui fit dresser les oreilles au cheval encore immobile.

— Abdalah!... dit tout haut le Beau Richard.

A ce nom, l'animal partit d'une course folle, courbant sa tête entre les pieds, lançant sa crinière au vent, fouillant la terre fine de ses sabots nerveux, en proie, du moins en apparence, à l'ardent délire sauvage des steppes du désert.

C'était splendide! C'était effrayant! A voir les bonds énormes du cheval, ses rampements de couleuvre, on comprenait que nul être humain n'avait monté cette bête fantastique.

Le public avait peur. Emmeline était plus pâle que le beau saltimbanque. Il semblait que, dans sa course désordonnée, Abdalah dût franchir la frêle barrière qui l'enfermait. Mais le sifflement doux de l'immobile dompteur paraissait contenir, par un fil invisible, les prodigieux écarts du cheval en liberté.

Debout sur ses pieds de derrière, Abdalah semblait prêt à renverser le Beau Richard. Sa pose était si belle, que l'instinct de l'art plastique, si puissant sur les masses, même ignorantes, emporta tous les spectateurs dans un enthousiasme qui s'exprima par de frénétiques applaudissements.

Mlle Poirier aussi admirait, mais sa peur avait redoublé. Le cheval était près d'elle. Le Beau Richard se précipita entre elle et Abdalah, toujours debout.

Par un geste d'une incroyable adresse, il ressaisit la tresse de soie flottante, et, pendant une seconde, reproduisit l'un des célèbres et magnifiques groupes des chevaux de Marly, chefs-d'œuvre de Coustou.

La poitrine de la bête menaçait la tête de l'homme, qui, du bras gauche, dans un splendide effort, maîtrisait l'animal en révolte. Les applaudissements partirent de nouveau.

Emmeline frappa des mains et, tenant sa promesse, elle cria :

— Oh! bravo! bravo! le Beau Richard!

Le Beau Richard tressaillit au son de cette voix cruelle et divine. Il plongea un regard de désespéré dans les yeux de la jeune fille, et, sans changer d'attitude, de la main droite, il arracha de sa tête une légère toque de soie rouge, ornée d'une plume d'aigle, qu'il portait pour la première fois; puis, fut-ce dans un salut suprême, fut-ce dans un adieu, il jeta, avec le geste du gladiateur saluant César, cette toque aux pieds d'Emmeline, et laissa entendre un nouveau sifflement, cette fois aigu et strident.

Il lâcha la tresse de soie, et Abdalah fit une volte surprenante, effrayante et subite, et, à la façon des chevaux de cirque, il tourna autour de la piste, avec la furieuse vitesse d'un cheval affolé qui cherche à fuir au milieu des flammes.

Au premier tour, l'animal passa serré entre la balustrade et le Beau Richard; au second tour, sa vitesse vertigineuse semblait s'accroître encore. Alors on vit une chose véritablement effrayante. Le Beau Richard faisait face au cheval qui venait et semblait l'attendre.

Un cri d'horreur s'éleva dans l'assistance. Cet homme était fou! Espérait-il arrêter du regard ou de la voix cette force inconsciente, ce formidable danger qui se précipitait au-devant de lui?

Emmeline ferma les yeux...

Un second cri, plus effroyable, ne couvrit pas le bruit sourd et terrible de deux corps violemment heurtés et roulés